



En 1796,
Paul I^{er} Pétrovitch,
Empereur de
toutes
les...



... Russies, prenait possession de son Trône. Une même attente, une même angoisse envahissaient d'un seul coup un peuple de cent cinquante millions d'âmes - un même frisson parcourait l'immense territoire qui confine à l'Occident aux Empires Germaniques, baigne au Nord dans les glaces polaires et va se perdre à l'Est dans les plateaux et les immenses vallées du monde jaune.



UR cette colossale portion du globe, un seul homme — un inconnu ! allait régner en maître.

Ce Paul I^{er} Pétrovitch, qui avait atteint la quarantaine, ignoré de tous, à l'ombre de sa mère la Grande Catherine, qui était-il ? Qu'allait-il apporter à cette masse anxieuse de cent cinquante millions d'hommes, dont la plupart sont de misérables paysans enchaînés à leur glèbe, désarmés devant la loi, devant la volonté terrible des souverains ?



ET homme était-il signe de prospérité ou de mort, allait-il faire retentir, d'une frontière à l'autre du gigantesque domaine dont il venait d'hériter, les chants d'allégresse ou les sanglots ?

Considérée du point de vue du serf misérable déchiré entre son respect quasi-mystique de la volonté de l'Empereur et son angoisse du lendemain, l'image de Paul I^{er} de Russie sort de l'Histoire, réintègre toute sa tragique grandeur — et les quelques lignes écrites sur lui par M. de Ségur s'emplissent d'une signification cruelle, déchirante :

A des mesures dignes d'un
« vrai politique succé-
« daient tout à coup des
« caprices et des tracas-
« series sans nom. Sa
« manie de tout régler
« menter s'exerçait de
« préférence dans les
« plus petites choses, là
« où elle est le plus
« insupportable.



ANTOT il proscrivait par haine pour la France les modes « françaises, déterminait la forme des chapeaux et des « vêtements ; tantôt, joignant l'odieux au ridicule, il « ordonnait que tout le monde, sur son passage, hommes « et femmes, descendît de voiture et s'inclinât devant lui. « Un jour, il dit à un ambassadeur étranger qui s'excusait « d'un retard en alléguant la visite d'un personnage « considérable de sa cour, cette parole que Louis XIV, « dans tout l'enivrement de sa gloire, n'eut point osé pro- « noncer : « Apprenez, Monsieur, qu'il n'y a de considé- « rable que la personne à qui je parle et pendant le temps « que je lui parle ».



LOGIQUE dans son orgueil et sa folie, il se mit en tête « de dire la messe, en sa qualité de Chef suprême « de l'Eglise Orthodoxe : « Puisque je suis leur Chef, « disait-il, j'ai le droit de faire ce qu'ils font ». En dépit « de toutes les observations, il commanda des vêtements « somptueux, dignes de son souverain Pontificat, et il « eût accompli sa folie sacrilège, si un évêque russe « n'eût imaginé de lui dire, d'après saint Paul, qu'un veuf « remarié ne pouvait être admis aux ordres sacrés. « Ce raisonnement le désarma, et avec sa mobilité « habituelle, une fois le projet ajourné, il n'y pensa plus.

ERNST LUBITSCH



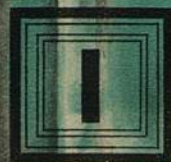
N souffrait cruellement autour de lui de ses caprices et de ses « folies. Sa méfiance, qui voyait partout des complots, les « préparait en voulant les prévenir. Il passait son temps à « exiler les gens en Sibérie, par colère ou par soupçon, à les « rappeler par des retours de sa bonté et de sa justice naturelles, « et à les exiler à nouveau. »

Après quelques années de règne, Paul I^{er} n'était plus qu'un maniaque inhumain, un dément furieux protégé par l'édifice tout-puissant des traditions — menace perpétuelle pour son entourage immédiat, pour son peuple.



'EST alors que le seul homme au monde qui eût gagné sa confiance, celui qu'il appelait son frère, son ami, le comte Pahlen, ministre de la Guerre et gouverneur de Saint-Petersbourg, jura de détrôner le tyran...

Imagine-t-on jusqu'où un homme, une fois résolu à un acte capable de changer la destinée d'un peuple, peut être poussé par la logique même de son action ?



L se déconsidérera aux yeux de ses plus intimes et de ses plus chers — et à ses propres yeux... Il sera parjure, trahira ses amitiés, brisera son propre cœur de ses propres mains ! La femme qu'il chérit, s'il juge un jour qu'elle doit servir à l'accomplissement de ses projets, il la conduira sans faiblir en plein cœur du drame, quitte à la perdre, quitte à encourir son mépris et sa haine.

Qu'importe ! s'il souffre, s'il gémit intérieurement des tourments quotidiens qu'il s'impose, s'il tisse lui-même la trame odieuse de son humiliation finale ; il marche, lucide, vers un but qu'il sait noble mais dont la postérité fera peut-être un crime abominable — il a résolu d'assassiner l'Empereur !



l'heure qu'il est, raconter cette prodigieuse tranche d'Histoire ne ferait qu'en mutiler le pouvoir émotif... Depuis que l'écran s'est emparé d'elle, en a confié la résurrection au réalisateur le plus profond et au plus puissant artiste du monde — le drame de l'Empereur Paul I^{er} Pétrovitch et de son ministre Pahlen a trouvé son expression totale — définitive.

LE PATRIOTE



Adolph ZUKOR et
Jesse L. LASKY, présentent

le plus grand de tous les films...

EMIL JANNINGS

dans une production de

ERNST LUBITSCH



C'EST UN FILM
PARAMOUNT

avec FLORENCE VIDOR, LEWIS STONE et NEIL HAMILTON.

LES PATRIOTES

EMIL JANNINGS



U'IL soit rongé intérieurement par l'exigence de quelque instinct terrible, miné jusqu'aux moelles par l'adversité; qu'il soit le forain aveuglé d'amour et assassin de "Variétés", le Satan tourmenteur et cynique de "Faust", ou le général tsariste de "Crépuscule de Gloire", qui survit dix ans à la mort de sa patrie; qu'il soit le père de famille déchu de "Quand la chair succombe", il supporte toujours et réalise intégralement, jusqu'à cette limite où l'on ne connaît plus que l'affreux néant de la démence, la passion qui l'anime.

Dans le "Patriote", il a créé un rôle que les mots se trouvent absolument impuissants à décrire. Cette création appartient à un domaine qui leur échappe. Ils sont trop faibles, trop minces pour dire le formidable bouillonnement de passion, de rage, de rire, de bonté et de folie qui s'agite en elle, et en font une des tranches de vie les plus hallucinantes, les plus emplies de réalité que l'écran ou la scène nous aient jamais offertes.

Emil Jannings supporte de ses épaules de colosse le poids formidable de ce rôle. Il l'a animé de sa prodigieuse force d'humanité, de sa démence, de sa sensualité bestiale et de sa puérilité.

Il anéanti ici toutes ses créations antérieures. Peut-être que dans ce gémissement épouvantable, nous entendons, d'un Titan dont la puissance agonise dans la folie, nous percevons le secret, la clef, le fond de son génie surhumain ?



ERNST LUBITSCH



C'EST un des noms les plus glorieux de la cinématographie; un des plus populaires aussi. Les écrans du monde entier ont reproduit les belles images composées par lui; toutes les salles obscures où se pressent les hommes avides d'émotions, ont senti passer le souffle de son génie; au moyen de l'art muet, il a communiqué à l'humanité toute entière sa vision profonde de la vie; il a transmis au public les aspects infiniment variés de son Rêve; il a analysé la plupart des sentiments humains; il a divulgué la plupart des instincts. Mais ce qui le rend incomparable, ce qui fait de lui un artiste universel, c'est sa "manière" sans cesse renouvelée.

Il débuta comme acteur de théâtre, mais le cinéma l'attirait.

Dans "Sumerun", il interpréta un rôle de bouffon aux côtés de Pola Negri. Puis il réalisa la "Dubarry" qui remporta un succès considérable — "La Fille du Pharaon" fut sa première collaboration avec Emil Jannings. — Un contrat lui étant offert par Warner Bros, il le signa et partit pour les Etats-Unis. "Rosita", une comédie charmante, lui fournit l'occasion de diriger Mary Pickford. Il passa à Paramount, réalisa plusieurs films à succès, entre autres "Paradis défendu" avec Pola Negri et Adolphe Menjou.

Son contrat expiré, il travailla dans une autre Compagnie et revint à Paramount en 1927. Sa dernière création s'appelle "Le Patriote".

Et c'est une œuvre de génie.



FLORENCE VIDOR



ETTE incarnation féminine de la grâce, de la tendresse attentive, de la paisible joie domestique, il était téméraire de la plonger dans un drame aussi terrible que "Le Patriote". Cette artiste, sensitive à l'extrême, qui réagit au moindre heurt de l'existence, se replie sur elle-même ou s'épanouit selon qu'on l'effleure avec rudesse ou affection; cette nature conçue pour poétiser les menus incidents de la vie quotidienne et qui paraît vibrer seulement sous la caresse du crépuscule ou d'une lampe de chevet, tout cela n'allait-il pas, dès le début d'une action si dramatique, si implacable, être pulvérisé à jamais?

Non. Alors que le choc de la tragédie allait anéantir sa délicatesse, un miracle s'est produit. Frémissante du plus pur sentiment qui ait jamais habité un cœur humain, soulevée, soutenue par un amour d'une force telle qu'on n'eût jamais cru qu'un corps si frêle eût pu le contenir, elle a résisté à tous les bouleversements qui se produisaient autour d'elle. Sanctifiée, par sa tendresse, sur la clarté de laquelle rien ne pouvait plus avoir prise, elle a tracé à travers cette puissante histoire un sillage lumineux, délicat, charmant et pur comme elle-même. Voilà qui ne s'explique pas. Voilà qui s'admire.

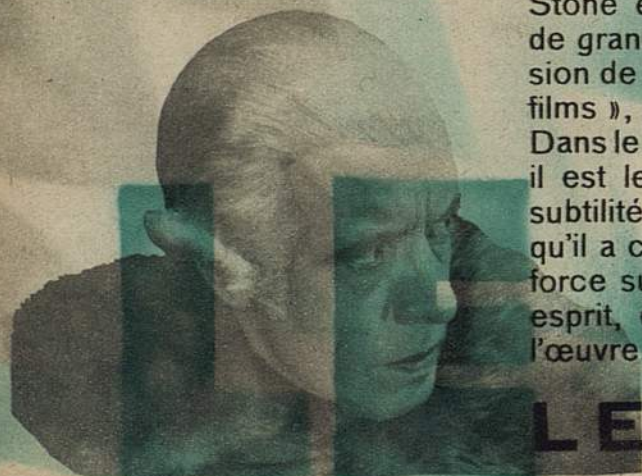


UN grand comédien. Il dispose d'une autorité peu commune; son art dépouillé, fait d'intelligence et de sobriété, lui permet d'interpréter avec bonheur des rôles très complexes. Il réussit par la sincérité de ses expressions, par le mouvement intérieur dont il anime ses personnages, à extérioriser leurs sentiments les plus intimes; il vit leurs passions avec une telle intensité qu'il semble oublier parfois les bases mêmes de sa technique pour s'assimiler

plus totalement aux types qu'il représente. Lewis Stone est mieux qu'un acteur, c'est un animateur de grande classe. "Le Patriote" lui a fourni l'occasion de triompher dans « le plus grand de tous les films », auprès du plus grand artiste du monde.

Dans le rôle extrêmement nuancé du comte Pahlen, il est le digne partenaire d'Emil Jannings. Par la subtilité profonde de sa mimique, par l'intelligence qu'il a concentrée dans ses regards, il oppose à la force surnaturelle de Jannings l'équilibre de son esprit, et maintient le rôle au tout premier plan de l'œuvre.

LEWIS STONE



DISTRIBUTION

Tzar Paul I ^{er}	EMIL JANNINGS
Comtesse Ostermann	FLORENCE VIDOR
Comte Pahlen	LEWIS STONE
M ^{lle} Lapoukhina	VERA VORONINA
Prince Alexandre	NEIL HAMILTON
Stephan	HARRY CORDING

